FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 NOVEMBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

TROISIÈME PARTIE

UN DUEL D'AMAZONES

I

(Suite)

Ils ne se parlaient pas. La mère avait pris les mains de son fils dans les siennes, et béatement elle jouissait de la présence de l'aimé, de le sentir là, tout auprès d'elle, sans avoir la cruelle crainte de le voir repartir.

Et Françoise sentit tout à coup la main de son fils devenir brûlante, puis agitant la tête, comme pour chasser loin de lui une obsédante pensée :

—Ma mère !... Ma bonne mère !... Bien qu'il m'en coûte, il faut pourtant que je vous parle de mon passé, de ce qui m'est arrivé...

—Rien ne presse, Jean... Rien ne presse, mon cher enfant !... Tu as tout le temps... Et puis, ça ne va-t-il pas te fatiguer, toutes ces tristes histoires !... Car tu as dû bien souffrir, mon pauvre petit !...

Pour une mère, un enfant qui souffre, qui a souffert, est toujours petit.

—Non ! maman !... Il me semble que ça me fera du bien, au contraire... car j'ai parfois, depuis que je suis revenu à la raison, comme un poids sur ma poitrine, un poids qui m'étouffe.

—Alors ! comme tu l'entendras, Jean !

—Car j'ai été fou !... ma mère !... Je m'en rends bien compte !... C'est que j'ai tant souffert !... Si vous saviez !...

Et alors, il commença le récit de sa lamentable histoire.

Lorsqu'il arriva à la mort de Roland de Chazay, Françoise l'arrêta pour lui dire :

—Nous avons su tout ça ici... On l'a ramené, le pauvre cher monsieur...

—Oui ! mais ce que vous ne savez pas, ma mère, c'est que M. de Chazay est mort lâchement assassiné !...

Et il raconta la scène à laquelle il avait assisté, caché derrière le tronc d'un palmier, alors que les deux misérables Simon et André Lowel payaient aux jaunes "le prix du sang" !...

—C'étaient eux... C'étaient eux... Oh ! les lâches !... les bandits !... Oh ! mon cœur ne me trompait pas lorsqu'il bondissait en les voyant passer. Oh ! maintenant ! je comprends tout... Et le départ subit et la disparition de Mme Aline !... et celle de la petite Colette... La mère a dû partir pour ne pas être assassinée à son tour, elle et son enfant !... et pour laisser la place libre à ces deux égorgeurs qui règnent aujourd'hui en maîtres à Chazay.

—Ils vivent ! — s'écria Jean. — Ils sont vivants !... Ils n'ont pas été punis !...

Et il s'était levé, étendant un bras menaçant, comme s'il eût voulu appeler sur les assassins la justice divine.

—Ils vivent !... !...

—Calme-toi !... Calme-toi ! — fit Françoise effrayée. — Mon pauvre enfant !... tu vas te faire du mal !... !...

—Non ! Non ! Ma mère !... Laissez-moi !... N'ayez aucune crainte !... Dieu ne permettra pas que la folie me reprenne. Je dois venger mon capitaine !... Je dois aider à l'œuvre de la justice !... !...

Il y eut un silence.

Françoise Cloarec allait-elle donc encore avoir à trembler pour son fils ?

—Mais, malheureux enfant ! — lui dit-elle, tu ne sais donc pas... Oui, il faut bien te l'avouer, ces misérables-là qui ont assassiné M. Roland... mais c'est eux qui ont tiré sur toi... ou qui t'ont fait tirer dessus par leur garde, une canaille de leur espèce, un Isidore Seichard qui est leur âme damnée.

Jean secoua la tête.

—Moi ! ce n'est rien, ma mère ! Dieu merci, me voici sain et sauf... Dieu merci, la tête est revenue... tout entière !... Il n'y qu'un morceau de ma vie qui reste dans le noir, dans l'oubli, un large espace de temps pendant lequel j'ai terriblement souffert... Mais c'est passé, c'est fini... Il y a eu un mal, — le coup que j'ai reçu, — pour un grand bien... puisque cette secousse m'a rendu

la raison... Mais puisque le bon Dieu a permis que je revienne à la santé, à la force, à la vie enfin... croyez-vous donc que pour tous ces biens-là, et par dessus tout, le bonheur de vous retrouver là, ma mère, à côté de moi, vous qui n'avez jamais désespéré, qui m'avez toujours attendu, croyez-vous donc qu'en retour de tous ces biens-là, le bon Dieu ne m'impose pas de très grands devoirs ?... Oh ! que si !... Je le sens bien ! Je dois être l'instrument de la justice !... Je dois travailler, ma vie durant à faire triompher la vérité... Il faut que les assassins de mon malheureux capitaine... oui... il faut que ces lâches, que ces voleurs soient punis !...

Françoise Cloarec n'était pas convaincue. Elle secoua la tête.

—Tu feras ce que tu croiras devoir faire, mon enfant, et moi, ta mère, de toutes mes forces je t'aiderai... Mais crois-moi... nous n'y pourrions rien... C'est la Providence elle-même qui se chargera du châtiement de ces deux monstres.

—Vous m'aidez, ma mère !... Vous m'aidez !... Mais je ne veux recevoir que votre promesse... Maintenant... j'ai assez parlé... je suis fatigué... Mais je me sens plus fort que je ne croyais l'être... Demain, demain ma mère... vous me conduirez sur la tombe de mon maître, de mon chef, de celui-là que j'ai tant aimé et qui avait été si bon pour nous.

Comme bien on pense, la nouvelle avait couru bien vite par tout le pays, la nouvelle de la résurrection de Jean Cloarec.

Ainsi, l'idiote, la chevelue à longs cheveux, à longue barbe, effrayant à voir, c'était Jean Cloarec, le fils à Françoise, celui-là même qui était parti au Tonkin avec M. Roland Chazay.

Et à la suite d'un accident, — on ne disait pas lequel, — il avait eu une fièvre cérébrale et il avait retrouvé la raison !...

Et les langues allaient leur train. C'était y ça une affaire !... Un phénomène !... Il y avait du diabolique là-dedans... pour sûr !...

Quel accident ?... Comment qu'ça s'était passé ?...

C'était-y un arbre qui lui avait dégringolé sur le corps, à ce fou-là, ou une roue de voiture qui lui avait passé sur la tête ?...

Françoise Cloarec avait la plupart du temps une manière de regarder les gens qui n'était point engageante, et elle ne disait d'ordinaire que ce qu'elle voulait faire connaître. Des commères avaient bien tourné autour du docteur Jourdain pour essayer de le faire parler.

Et il avait répondu tout simplement.

—Si on vous le demande, ce qui est arrivé à Cloarec, vous pourrez répondre que vous n'en savez rien.

Le père Roseau avait été interviewé de tous les côtés. Et avec lui on avait été plus heureux.

—C'est bien Jean Cloarec tout de même, — avait-il dit aux curieux, — il est bien changé, mais je l'ai bien reconnu... C'est lui pour sûr... Et de sa folie, il ne reste pas ça... — Et il faisait claquer son pouce sur une de ces vieilles dents. — C'est lui, et il m'a reconnu aussi... puisque, on me tendant la main, il m'a dit :

—Vous allez bien, père Roseau ?... Vous n'êtes point changé... Et chantez-vous toujours votre chanson ?... Comment donc que c'était ?... Et il a retrouvé de saïto... — J'en boirai toute ma vie. J'en boirai jusqu'à la fin... Tin, tin... Preuve que c'est bien lui, pas vrai !... !...

Au cabaret, à Chazay, partout là où Isidore Seichard ne se faisait pas faute d'entrer, la chose avait été tôt connue.

Isidore n'avait pas souffié mot, mais il n'avait pas manqué d'en parler à ses maîtres.

Et trouvant André Lowel au moment où il arrivait au château pour faire son rapport journalier :

—Bon ! monsieur André !... vous ne savez pas... Eh voilà bien d'une autre !... Paraît que... l'homme du parc... vous savez bien... — et il faisait le geste de mettre un fusil en joue... — eh ben ?... pour l'orso... l'homme du parc... paraît que c'est tout de même le fils de cette vieille grande bringue de François Cloarec... Paraît qu'elle l'avait recueilli comme ça par hasard !... mais... quand on l'a eu rasé et tondû... elle l'a, cette fois, reconnu !... Le plus drôle de cette affaire c'est qu'il n'est plus fou du tout, le crétin !...

Et tapant sur sa cuisse, car M. André ni son frère n'en tenaient pas pour la dignité et le décorum :

—Ah ben !... On m'aurait dit comme ça que le plomb à loup c'était bon pour la folie !... Je n'aurais jamais voulu le croire !

Et enchanté de sa plaisanterie, le drôle se mit à s'esclaffer bruyamment.

Mais il s'arrêta tout net.

Sa plaisanterie n'avait pas le moindre succès. Bien plus, il remportait ce qu'on est convenu d'appeler une "vesto".

André Lowel était devenu livide, ses lèvres blanchissaient... Il venait d'être pris d'un tremblement nerveux.

Et comme le garde demeurait là, bouche ouverte, André entra dans une violente colère.

—Eh bien ! quand tu resteras là à me regarder, double brute !... Tâche de filer, et plus vite que ça... Sale ivrogne !... Qu'ai-je besoin de savoir tous les potins qui traînent dans les cabarets où tu

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles